

**Les figures de la terreur dans *Les Larmes de la mer* de Cédric Marshall
Kissy : Déclinaison sémiotique de formes de vie imparfaites**

Tho Térance DEDE
Université Félix Houphouët-Boigny - Côte d'ivoire
terencedede@gmail.com

Résumé :

Dans l'œuvre poétique *Les larmes de la mer* de Kissy Cédric Marshall, l'attentat terroriste qu'a connue la ville historique de Grand-Bassam, le 13 mars 2016, est ressenti et vécu comme une imperfection de la vie qui décline des figures de la terreur. La terreur, en tant que forme de vie imparfaite, s'échafaudent à partir des catégories de présence/absence d'un actant-corps dont la médiation proprioceptive permet de construire la signifiante de l'œuvre sus-indiquée. Cette signifiante se lit au moyen de l'imprévisibilité distributive des modalités somatiques puis des celles relatives aux tensions discursive, temporelle et axiologique qui entraînent des irrégularités au plan du discours.

Mots-clés : formes de vie imparfaites – tension et signification – extéroception – intéroception – proprioception

Introduction

Il semble que la vie ait du sens lorsqu'elle procure le sentiment de bonheur, car le bien-être de l'homme demeure au centre de ses actions. Pourtant ces actions qui devraient favoriser son développement l'en éloignent davantage. Les sociétés actuelles, en effet, sont confrontées à de nombreux défis majeurs qui ralentissent le processus de leur développement. Parmi ces préoccupations, demeure de manière plus expressive, le terrorisme. Aujourd'hui, il ne se passe pas un instant dans le monde où ne sont évoqués à travers les médias un attentat à la bombe, des violences armées ou une menace terroriste. Le climat de terreur qui s'installe dans ces sociétés prouve que celles-ci portent de plus en plus les germes traumatiques de leur métamorphose. Le constat est que les modalités de cette mutation

Date de réception : 23/10/2023

Date de publication : 01/12/2023

intéressent toutes les sensibilités : des spécialistes en anthropologie ou en sciences sociales en passant par les juristes, les politologues, etc. tous tentent d'apporter des éléments de réflexion à la recrudescence de ce phénomène.

Dans le discours littéraire, le terrorisme constitue la trame de fictionnalisation diverse ; sa représentation procède d'une liberté créatrice de l'écrivain. Dans l'œuvre poétique *Les larmes de la mer*, par exemple, Kissy Cédric Marshall retrace d'une manière saisissante, l'attaque terroriste qu'a connue la ville de Grand-Bassam (la première capitale de la Côte d'Ivoire), située au sud de ce pays. La ville historique a essuyé, le 13 mars 2016, les assauts violents d'hommes en armes, semant terreur et misère aux populations. Cette réalité est ressentie et vécue comme une imperfection de la vie qui prend forme par des figures de la terreur.

Les formes de vie imparfaites abordées ici situent le débat dans la qualité que pourrait avoir la vie, devant la recrudescence de la terreur : comment bien vivre dans un monde où tout va mal ? Comment rechercher et trouver la beauté de la vie parmi les décombres qu'elle laisse à voir ? Il s'agit, en explorant les formes de vie imparfaites, de chercher la "bonne forme de vie" déstructurée par le mal de vivre. Son cheminement consiste à donner du sens aux différentes manières de vivre, aux actions et attitudes d'un sujet.

La forme de vie devient imparfaite lorsque la présence sensible ne parvient pas à superposer ce qu'elle perçoit et l'intentionnalité qui devrait se dégager du perçu. Elles résultent de la conjugaison d'une persévérance à vivre devant les désolations existentielles mises en lumière par les variations axiologiques imprévisibles. Une forme de vie imparfaite produit, au contraire une persévérance incompréhensible, une persistance du mal. Autrement dit, le sujet ou la présence sensible semble être affecté par un sentiment ou une sensation d'imperfection, créant une sorte d'écart entre le perçu et ce qu'il est supposé traduire (le bonheur, dans la perspective de Fontanille).

Théoriquement, les formes de vie imparfaites s'échafaudent à partir de la projection des variations syntagmatiques sur les variations paradigmatiques ; chaque instance étant caractérisée par des composantes et un fonctionnement qui lui est propre. Sur l'axe syntagmatique, on place les variations de l'engagement du cours de la vie, à savoir la nécessité de s'engager à vivre, malgré les soubresauts de l'existence. L'imperfection des formes de vie vient de l'imprévisibilité distributive des modalités

axiologiques : devant une situation, paraîtra une variation d'évaluation qui entraînera des irrégularités et l'imperfection organisationnelle. Les ressentis du sujet de présence qui évalue les désolations existentielles interrogent sur les raisons qui fondent ces formes imparfaites. La présence et l'absence sensibles, dans cette optique, travaillent à la constitution de ces formes de vie imparfaites :

L'imperfection, inhérente à la constitution des formes de vie, serait dans ce cas une modulation particulière de la catégorie présence/absence : présence ou absence d'un segment attendu ou inattendu dans la chaîne syntagmatique ; présence ou absence d'un terme dans les sélections et pondérations opérées dans le parcours génératif des contenus... La présence et l'absence peuvent être, pour le sujet sensible, de deux sortes : soit extéroceptive (mondaine), soit intéroceptive (affective, cognitive), la relation étant établie entre l'une et l'autre par le corps propre (par la proprioception). Cette mise en relation fait de l'une un plan de l'expression et de l'autre, un plan du contenu (p. 51)

L'extéroception concerne le figuratif, le mondain ; ce que l'on vit tandis que l'intéroception renvoie au thématique, et a un caractère cognitif. Le corps propre voit, ressent puis agence dans une médiation (proprioception) les aspects de l'existence. La médiation se fait par la combinaison des deux propriétés, des deux axes au moyen desquels le corps sensible peut sentir, ressentir, percevoir les formes de vie, créant ainsi un changement de perspective et des tensions relatives au niveau de l'imperfection qu'il perçoit ou ressent. Le changement de perspective entraîne une conversion des schèmes syntagmatiques (placés dorénavant sur l'axe ou le plan de l'expression) et paradigmatiques (renvoyés au plan du contenu).

Deux dispositifs sémiotiques permettent de décrypter l'imperfection de la vie induite par la terreur, notamment les médiations proprioceptives puis les modalités somatiques et tensives.

1. Les médiations proprioceptives des figures de la terreur

Les figures de la terreur procèdent, dans *Les larmes de la mer* de Kissy Cédric Marshall, d'un fonctionnement discursif fondé sur les médiations proprioceptives entre présence et absence du corps sensible. La présence et l'absence du corps sensible sont couplées avec les aspects de la cognition et du monde extérieur pour produire un ensemble de combinaisons qui permettent de construire une variété de relations à la fois paradigmatique

et syntagmatique, traduisant une vie sociale en déliquescence. La parité "absence extéroceptive/présence extéroceptive" constitue l'une des intrications des catégories sus-indiquées.

Pour indiquer la façon dont les aspects de cette combinaison apparaissent dans les textes poétiques, intéressons-nous à l'extrait suivant où la présence extéroceptive engendre, notamment sur l'axe syntagmatique, la figure des larmes. Du fait de son agrammaticalité, ladite figure aide à inscrire sur le plan intéroceptif l'absence de sentiments nobles rattachés à ces larmes :

j'entends nos larmes qui marchent
nos larmes qui courent
nos larmes qui rient
qui rient par milliers
par millions
par milliards (p. 5)

Le poème est élaboré à partir du syntagme "j'entends" dont on peut dire qu'il est la matrice. Ce syntagme qui déploie une suite de répétitions insiste sur le substantif "larmes". Dans ce poème, le corps sensible apparaît grâce à une énonciation marquée par le pronom "je" ("j'entends nos larmes qui marchent") et l'adjectif possessif "nos" repris par disposition parallélismique. L'on relève une présence du sujet sensible qui occupe l'espace discursif au moyen de l'anadiplose et de l'isotopie actorielle (anaphore). Du point de vue de l'extéroception, cette présence part d'une visée sensorielle dont le verbe entendre porte la charge. Trois figures sont prises en compte par cette visée au moyen desquels le cheminement discursif s'inscrit dans une dimension mondaine plus expressive. Ces figures se perçoivent par les verbes de mouvement et d'action (marcher, courir et rire), respectivement dans "nos larmes qui marchent"/"nos larmes qui courent" et "nos larmes qui rient". Le verbe "marcher" marque la forme de vie de désunion qui désagrège la société. Il s'agit d'une société en déliquescence et qui s'émiette progressivement. Le verbe "courir", quant à lui, est utilisé pour exprimer la sauvagerie et la barbarie dont sont victimes les humains. Le verbe rire émane du cliché *rire à l'envers* ; dans une telle configuration, il constitue une tautologie des pleurs et exprime, sous une sorte de tension, des formes de vie de provocation et de perversion qui transforment négativement la vie sociale : la perversion vient du fait que l'on se réjouit du mal endémique que connaît la société.

Les groupes nominaux prépositionnels "par milliers"/"par millions"/"par milliards" amplifient également ces trois figures. Par ces aspects, l'on note une description extrêmement intense du phénomène de l'entropie sociale. Sur ce plan extéroceptif, il se trouve une forte présence de larmes : le verbe entendre, dans un tel cas, est une double métaphore qui prend son sens dans la synecdoque des larmes. Cette synecdoque désigne par extension les êtres humains et force au symbole déclenchant l'imperfection de la vie charriée par le poème. La première métaphore est calquée sur le modèle grammatical de la perception sensorielle (*entendre par l'oreille*) : elle dénote une manifestation d'hallucinations et de spasmes qui parcourent le corps propre. La seconde métaphore convertit le poème en laissant transparaître subtilement une absence extéroceptive : absence d'union, de douceur. "Entendre", dans ce cas, signifie comprendre les formes de vie imparfaites traduites par les larmes.

Dans un autre poème, l'on note, certes une absence extéroceptive des larmes mais il se trouve que cette absence comporte les germes de la persistance de la violence qui gagnent la société :

au Katanga on a assassiné Lumumba
 mais Lumumba n'est pas mort
 sur l'autel de l'Inde on a assassiné Gandhi
 mais Gandhi n'est pas mort (p. 39)

Le sujet de présence décrit plusieurs scènes de violence, en prenant une distance dans la visée pour chacune des scènes. Cette prise de distance se perçoit par le pronom personnel indéfini "on". Sur le plan de la cohérence syntagmatique, les quatre vers du poème sont construits sous la forme d'un parallélisme symétrique qui cache une persistance des tortures et des assassinats dans ces sociétés. Les noms des espaces "Katanga" et "Inde" sont rattachés aux noms des personnages "Lumumba" et "Gandhi" pour dévoiler la portée historique des phénomènes mis en lumière. Il importe de revenir sur ces aspects bien connus de l'histoire de ces deux hommes cités. Le premier, en l'occurrence, Patrice Lumumba, jugé trop radical ou nationaliste par les colonialistes et dangereux pour leurs intérêts, fera l'objet nombreuses répressions. Evincé du pouvoir en 1960 suite à un coup d'état fomenté par le Général Joseph Désiré Mobutu, Patrice Lumumba sera capturé et exécuté au Katanga, le 17 janvier 1961. Quant à Mahatma Gandhi, il est plus connu pour avoir introduit la non-violence dans la lutte qu'il a menée toute sa vie.

Date de réception : 23/10/2023

Date de publication : 01/12/2023

Gandhi a fortement contribué à l'acquisition de l'indépendance de l'Inde, malgré les brimades et les violences qu'il a subies. Il fut assassiné le 30 janvier 1948, à Delhi.

Ces deux hommes sont donc reconnus pour le combat de la reconnaissance des droits fondamentaux de leurs différents peuples. Leur évocation, dans ce texte, montre la forme de vie de l'engagement impliquant les modalités volitives (/vouloir/ et /devoir/). Cette volonté se traduit par le fait que les deux personnalités sus-indiquées "veulent" l'indépendance de leur pays et "doivent", pour y parvenir, surmonter les obstacles de cette cause. Le verbe assassiner dans "on a assassiné" présuppose une persistance de conflits et une planification du mal ; d'où la métaphore de la guerre qui déclenche dans le poème un énorme réseau de destruction : d'une part des offensives adverses et d'autre part des individus ou de la vie elle-même. Il se forme également un autre système de persistance, celle de la vie. La forme de vie imparfaite décrite plus haut est compensée par la reprise hyperbolique de la résurgence des fantômes qui entérine l'idée du miracle : "mais Lumumba n'est pas mort" / "mais Gandhi n'est pas mort". On aura, dans le cas d'espèce, une absence extéroceptive de ces figures (Lumumba et Gandhi), mais celles-ci sont présentes d'un point de vue intéroceptif. Quant à la proprioception du sujet de présence, elle finit par faire admettre à l'Opinion, l'immortalité de ces combattants des libertés humaines, comme pour perpétuer l'engagement afin de supplanter les formes de vie imparfaites. On aura donc une conversion de la visée, qui tend à se rapprocher de son objet.

La démarche inverse peut être admise, à savoir la visée intéroceptive devient la source de la perception et permet de fonder une proprioception différente, comme c'est le cas pour le texte suivant. Dans ce poème, la figure de la terreur met en présence celle de l'horreur, traduite par une violente atrocité, des crimes crapuleux et l'enténébrement qui caractérisent la société:

l'horreur sur ton cœur
fait jaillir la nuit
dans tes plaines pleines de maux
de maux étrangers (p. 44)

L'imperfection de la vie apparaît par la présence du lexème "horreur". Du point de vue de l'extéroception, cette figure n'est peut-être pas perceptible ; elle l'est surtout grâce à la visée intéroceptive du corps-actant traduite par le syntagme "sur ton cœur". Ici, la visée supplante toute

description matérielle de l'humain et permet de d'interroger la dimension somatique de celui-ci ; dimension au moyen de laquelle découle tout le poème. En considérant les lexèmes "horreur" et "nuit" – d'ailleurs tautologiques (l'horreur est une variante métonymique de la nuit) –, il est possible de formuler la matrice *nuit de l'horreur*. Cette matrice actualise deux caractéristiques essentielles de la nuit décrite dans le texte : il s'agit, en l'occurrence, des clichés *nuit opaque* ou *nuit noire* et *nuit tombante*.

La nuit opaque ou noire est déclenchée par la métaphore du paysage en décadence : "tes plaines pleines de maux". Au niveau de l'extéroception, le substantif "plaines" indique tout endroit de la terre où peut s'observer une telle décadence. L'adjectif "pleines" amplifie la description de cet endroit en le transformant en un territoire envahit par des "maux", des violences d'une intensité profonde et d'une étendue élevée. La *nuit opaque* devient, ce faisant, la concrétisation de la barbarie dont les séquelles sont encore visibles. Dans un tel cas de figure, il faudra lire le lexème "cœur" – "l'horreur sur ton cœur" – comme une synecdoque de l'homme, des habitants de cet espace. Quant au cliché *nuit tombante*, il présuppose une rapidité terrifiante avec laquelle cette nuit advient. Le verbe jaillir, dans "fait jaillir la nuit" montre qu'il s'agit d'un phénomène brusque et inoubliable. Cette nuit de toutes les terreurs, la nuit "des maux étranges" constitue le point culminant de l'horreur, de la barbarie. En un mot, ce syntagme fait référence à une absence de pitié et une forte présence de brutalité qui facilite la lecture de l'imperfection des formes de vie. Il reste à indiquer, dans la suite de ce travail, la façon dont ces catégories dévoilent la tension et les modalités somatiques contenues dans ces formes de vie imparfaites.

2. Modalités somatiques et tensives formes de vie de la terreur

Sur le plan discursif, la signifiante de la terreur comme forme vie imparfaite provient de la conversion des structures tensives générées à différents niveaux du texte. Certes chaque texte exploite, avec une particularité, cette tendance de la terreur. Mais en ce qui concerne l'extrait suivant, le poète profite de la description assez curieuse d'un pays ravagé par la violence pour laisser transparaître son angoisse. Les formes de vie imparfaites découlent de la double tension : dans le vécu des populations soumises à une existence tumultueuse et également dans le fonctionnement discursif passionnel qui génère une configuration somatique plus opaque :

pays mien qui déterre au fer

chacune des larmes
de Grand-Bassam
la terreur sur tes mains
fait rouler le désarroi
dans tes artères (p. 43)

La structure d'ouverture du poème – "pays mien qui déterre au fer" – déclenche une série de lieux communs, comme par exemple, *marquer au fer rouge, porter le fer dans un pays*. L'expression *marquer au fer rouge* suggère le crime. Le fer, dans ce cas, est une variante des armes et dénote la guerre. Quant au syntagme *porter le fer dans un pays*, il traduit les dévastations liées à la guerre. Ces deux lieux communs renforcent l'idée de crime et de guerre. "Grand-Bassam", par son caractère référentiel, est une marque hypogrammatique dont l'évocation n'est pas fortuite : elle rappelle l'attaque terroriste qui secoua la ville. La figure des larmes dans "chacune des larmes/de Grand-Bassam" dévoile le tourment dont souffre la population de cette ville et par extension, de tout le "pays". "La terreur sur tes mains" est une variante de *mains tremblantes*, symbole d'instabilité et de crainte extrême. Le péril de la dignité humaine est à son comble et "le désarroi", dans cette ville, atteint jusqu'aux "artères", c'est-à-dire que la souffrance collective se manifeste dans toutes les couches sociale et humaine. Le verbe déterrer dans "pays mien qui déterre au fer" permet de mettre en lumière deux catégories temporelles à l'origine des tensions dont nous parlions tantôt : le temps tactique et celui de l'histoire. Au niveau du temps de l'histoire, la signification du verbe découvrir, notamment *découvrir ce qui était caché*, constitue une preuve que la situation calamiteuse vécue à Grand-Bassam a été depuis longtemps couvée et a fini par jaillir promptement. Il y a donc une période pré-crise, une période d'innocence voire d'inconscience à l'origine de l'éclatement de la conflagration. Le temps tactique montre une désorganisation discursive : la production sémiotique qu'est le discours poétique commence par cette réalité accablante. La violence et la terreur qui surgissent de manière inattendue viennent détruire la coexistence et l'harmonie sociale. La décadence des formes de vie matérialisée, ici, par l'attaque terroriste de Grand-Bassam entraîne la peur et le désarroi. Il se trouve donc que, par rapport aux variations temporelles déclinées et surtout aux états d'âme du poète, le terrorisme, en tant que forme de vie imparfaite procède d'une configuration en trois étapes qui révèlent la gamme somatique de la terreur :

Période pré-crise : forme de vie parfaite, a- thymique avec innocence singulière	→	Période intermédiaire : imperfection et inco- hérence de la haine	→	Période post-crise : formes de vie im- parfaites (la terreur et le désarroi)
---	---	--	---	---

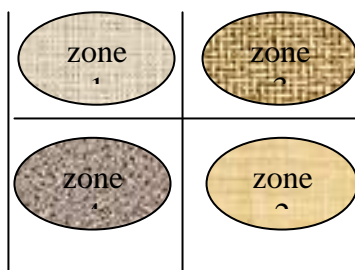
La figure de la terreur s'élabore également au moyen d'une projection somatique du deuil. Sur le plan tensif, ce deuil permet de construire un dispositif dont les valences créent une pluralité de modalités axiologiques (absence/présence) de ces formes de vie imparfaites. Il est possible d'en observer les aspects dans l'extrait suivant :

la saison du deuil est la même
c'est le même sang qui l'éteint
le même tank qui l'éteint (p. 20)

Le texte évoque un dégoût et une certaine monotonie des événements qui se succèdent, comme en témoigne la répétition dans chaque vers, de la structure "la/le même". Cette monotonie se trouve dans la description d'une période de la vie, notamment "la saison du deuil". L'ensemble du texte repose donc sur les caractéristiques de cette saison particulière qui, par expansion, traduit une qualité défaillante de la vie : "le deuil", en effet, est une période de douleur et de souffrance consécutives à la disparition d'un être cher. La figure du deuil aide à comprendre qu'il règne dans cette société l'épouvante. Ainsi, le syntagme "la saison du deuil" dévoile ces positions passionnelles du corps-actants. La première position est perçue grâce à la présence du tank ("le même tank l'éteint") qui explique la présence du sang ("c'est le même sang qui l'éteint"). Le lexème "tank", en tant qu'arme puissante de guerre, constitue une variante métaphorique de la guerre. Le "sang" produit une structure similaire, en l'occurrence *l'étreinte de sang* où "étreinte" désigne, en tautologie avec "deuil" et "tank", l'idée d'oppression et de la phlébo-tomie. La deuxième position passionnelle repose sur l'étendue axiologique du lexème "sang" : celui-ci renvoie également à l'attraction sexuelle et confirme l'idée d'une absence d'amour, à la base des violences sus-indiquées. Ce faisant, un climat de belligérance s'installe dans cette "saison" à cause d'une absence de tolérance, d'amour et de solidarité ; en un mot à cause d'une présence de haine. Ainsi, la terreur en tant que mauvaise qualité de la vie se décline sous ces modalités somatiques sus-indiquées. Elles peuvent se placer sur la représentation tensive suivante :

Date de réception : 23/10/2023

Date de publication : 01/12/2023



Dans ce schéma, il se forme quatre zones (4) où les états d'âme évoluent selon la profondeur tensives des émotions sur l'axe des intensités et la qualité de vie qu'elles charrient sur l'axe phorique de l'extensité. Dans la zone 1, qui allie extensité basse et intensité élevée, se trouve l'épouvante. Celle-ci est matérialisée par une forte présence surprenante des crimes, des assassinats et de la mort et une très mauvaise qualité de vie. La zone 3 combine intensité et extensité élevées, et correspond au compartiment de la haine. Cette haine se perçoit, comme cela a été montré dans le texte, par une extrême présence d'acte de violence et de barbarie et une extrême absence d'amour. La zone 2 (intensité et extensité élevée) est celle du dégoût : il s'agit d'une forte présence répétitive de situations indésirables et une absence ou une nostalgie de moments heureux. La zone du deuil (zone 4) qui symbolise le point déterminant de cette terreur est celle de l'absence : absence de sentiments nobles, absence ou perte en vie humaine.

Conclusion

De ce qui précède, il s'agissait d'analyser à partir de l'œuvre poétique *Les larmes de la mer* de Kissy Cédric Marshall, les figures de la terreur en tant que formes de vie imparfaites qui caractérisent les sociétés actuelles. La vie prend forme et sens par les variations syntagmatique et paradigmaticque relatives aux sensibilités et impressions modales ou passionnelles de la présence sensible. Que ce soit sur l'axe paradigmaticque où l'on retrouve les variations de la pondération axiologique ou encore sur l'axe syntagmaticque qui décline les aspects de l'engagement du cours de la vie, les variations sont toujours exprimées en termes tensifs et comportent deux données valenciennes, l'intensité et l'extensité dont la cohérence et la congruence favorise le passage du problème de la vie à une manière de vivre.

Cette analyse s'est faite en consacrant au concept de formes de vie imparfaites une importance, afin d'en montrer la construction théorique et le formalisme dont il procède. Elle a permis de prouver que les catégories/

absence varient dans les textes et leurs positions entraînent différentes médiations proprioceptive qui aident, dans le cas qui nous intéresse, à élaborer des formes de vie imparfaites caractérisant la déliquescence de la société. Celles-ci s'élaborent au moyen des tensions qui dégagent, ce faisant, des états d'âmes. L'on a également élucidé ces tensions au cœur des formes de vie imparfaites de la terreur. Au moyen de ces tensions (discursive, temporelle et axiologique), sont mises en lumière les déterminations somatiques du corps-actant.



Bibliographie

- BOUGAULT Laurence, *Poésie et réalité*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- COULIBALY Adama, *Le postmodernisme littéraire et sa pratique chez les romanciers francophones en Afrique noire*, Paris, L'Harmattan, 2017.
- DEMORGON Jacques, *Complexité des cultures et de l'interculturel, contre les pensées uniques*, Paris, Editions Economica, 2015.
- FONTANILLE Jacques et COUEGNAS Nicolas, *Terres de sens. Essai d'anthroposémiotique*, Limoges, PULIM, 2018.
- FONTANILLE Jacques et ZILBERBERG Claude, *Tension et signification*, Hayen, Mardaga, 1998.
- FONTANILLE Jacques, *Formes de vie*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2015.
- GONTARD Marc, *Écrire la crise. L'Esthétique postmoderne*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013.
- PERUSSET Alain, *Sémiotique des formes de vie. Monde de sens, manières d'être*, Paris, De Boeck, 2020.
- SCARPETA Guy, *L'impureté*, Paris, Le seuil, 1985
- VIRNO Paolo, *Grammaire de la multitude, pour une analyse des formes de vie contemporaines*, Montréal, Éditions Conjonctures et éclats, 2007 pour la 2^{ème} édition.

